

J. GAVANESCO

Professeur à l'Université de Jassy
Ancien Doyen de la Faculté des Lettres
Ancien Sénateur

L'Ame Roumaine

dans la Guerre Mondiale

LA POLITIQUE NATIONALE ET L'ESPRIT PUBLIC

Leurs origines et leurs tendances

*Conférence donnée à l'École des Hautes Études Sociales
de Paris*



Facultatea de Filozofie și Litere din Iași
BIBLIOTECA CENTRALĂ

PARIS

Société Anonyme des Imprimeries WELLHOFF & ROGEE
16 et 18, Rue Notre-Dame-des-Victoires

1919

Bibli

B.C.U. "Carol I" - Bucuresti



C281518

Biblioteca Centrală Universitară
"Carol I" București

Cota..... 11 206 512

RC
77/13



L'Ame Roumaine

dans la Guerre Mondiale

Mesdames, Messieurs,

28/5/18
Quand on se propose d'étudier la politique nationale et l'esprit public roumain, la première question qui se présente, c'est de préciser en quoi consiste cette politique et cet esprit public ?

La politique nationale roumaine ?

C'est celle qui s'est manifestée en Roumanie au moment où l'humanité a été ébranlée dans ses fondements par le terrible conflit de la guerre mondiale.

Cette guerre a joué, pour la connaissance des hommes et des peuples, le rôle d'une force réactrice qui a révélé les propriétés cachées, les tendances profondes, inconscientes, des âmes.

C'est la guerre qui a révélé, sous le camouflage de la « kultur » allemande, la vraie nature teutonnes, faite de mensonge, de cruauté, de tendances sanguinaires et rapaces.

C'est la guerre qui a révélé la fureur touranienne de la rapacité magyare sous la fanfaronnade d'un libéralisme faux, tout aussi faux qu'était comique l'allure chevaleresque qui faisait sonner bruyamment les épées sous le drapeau impérialiste du Kaiser, pour finir par chanter, après la défaite de l'Allemagne, tout aussi bruyamment, des sérénades amoureuses à la France.

C'est la guerre qui a révélé la nature de bête fauve de ce peuple qui, sur l'échelle de l'évolution humaine, est resté au-dessous du plus bas échelon de la civilisation européenne, — vous avez compris le Bulgare, être sans âme et sans foi, qui aime déchirer de ses propres dents les entrailles de son ennemi, tombé dans le piège qu'il lui a tendu en lui montrant le drapeau blanc.

C'est la guerre qui a révélé l'état des ténèbres mystérieuses de l'âme slave, spécialement le manque absolu de toute préparation civique et politique du grand peuple russe, qui, rejetant le joug humiliant de la tyrannie tzariste, s'est jeté d'un coup dans le chaos effrayant de l'anarchie bolcheviste, sans possibilité d'en sortir et de se créer seul une forme de vie politique normale, qui demande à l'homme, pour sa construction, le sacrifice de ses penchants égoïstes, la maîtrise de soi-même devant la tentation des instincts.

C'est toujours la guerre qui, sous les apparences trompeuses des luttes politiques troublantes, qui n'étaient que l'écho du développement énorme d'un grand peuple civilisé vivant en liberté, a révélé dans l'âme française cette solidarité profonde, cette discipline morale admirable, qui sont les conditions naturelles de toute *Union sacrée* au moment du danger public.

Et, pour en revenir à nous, à la petite sœur éloignée de la France, à la sœur latine à laquelle Trajan, voulant sans doute la rendre heureuse, donna, il y a 1800 ans, comme demeure la « Dacie heureuse » — *Dacia felix* — où, après avoir souffert pendant des siècles elle commence enfin à voir s'élever à l'horizon, le soleil brillant d'une nouvelle destinée, — donc, pour en revenir à nous, n'est-ce pas encore la guerre qui a prouvé, d'une manière expérimentale, la solidité des idées d'ordre et de respect envers la loi dans l'âme des paysans roumains qui, même dans la situation la plus désespérée de l'esclavage allemand, n'ont voulu écouter qu'avec mépris, les tentations subversives des suggestions bolchevistes ?

Comme on reconnaît à cette attitude de dignité dans le malheur, de loyauté dans le bouleversement général,

les vrais descendants de ce peuple-roi, qui a donné au monde la conscience du droit et de la légalité !

Pourquoi nous étonner que la guerre, révélatrice infailible de la nature réelle des peuples, ait été la force supérieure qui détermina la vraie voie politique de la nation roumaine ?

*

Quand la grande guerre éclata, elle trouva la Roumanie liée à la politique de la Triple Alliance.

Aux premiers grondements du canon, la conscience profonde de la nation roumaine s'éveilla, intégrale.

Comme saisie par une force surnaturelle, la Roumanie, au lieu de suivre le courant qui l'entraînait vers l'impérialisme germano-hongrois, s'arrêta, cherchant une autre orientation. A la place de l'ancienne politique de calcul, au jour le jour, se dressa devant elle impérieuse, la politique des grandes fatalités historiques, dictée par le caractère même de la race, qui conduit les peuples sur la voie de leurs destinées, vers la grandeur ou la mort.

ἡθὸς ἀνθρώπου δαίμων

disait la sagesse ancienne.

Au premier *Conseil de la Couronne*, qui devait décider de l'attitude de la Roumanie dans la guerre mondiale, le vieux roi Carol, dont le nom était associé dans l'esprit du peuple roumain aux souvenirs glorieux de la guerre pour l'Indépendance et à la fondation du royaume roumain, le roi, dont le tact, la prudence, la sagesse avaient réussi, pendant les 49 ans de son gouvernement à conquérir le respect, la confiance, l'obéissance du pays se vit seul dans son désir de marcher avec l'Allemagne, avec laquelle il avait conclu un traité, sans consulter préalablement la volonté du peuple, il est vrai.

La déclaration de la neutralité, c'était la rupture définitive des liaisons simplement officielles, et par conséquent superficielles, c'était la proclamation du droit du peuple à décider seul de son sort, en conformité avec sa libre volonté.

Le vieux roi, qui avait cherché le bonheur de sa vie

dans l'harmonie des intérêts de ses deux patries — l'une, patrie de naissance, l'autre, d'adoption — n'a pas pu résister au conflit d'inimitié irréductible entre elles, conflit transformé dans son âme en lutte tragique, écrasante, entre les inclinations du cœur et la loi du devoir.

Passant par-dessus le cadavre de sa victime, le conflit implacable entre des tendances irréconciliables, s'aplanit dans l'âme du roi Ferdinand, le successeur de Carol, par la victoire de la volonté nationale, qui imposa la formule de sa propre politique.

Et cette politique nationale fut exprimée définitivement le 15/28 août 1916, quand la Roumanie, déclarant la guerre à l'Autriche-Hongrie pour la libération des millions de Roumains gémissant sous le joug séculaire de la tyrannie germano-magyare, se jeta dans le tourbillon furieux du carnage mondial, sous le drapeau de la liberté des peuples, élevé par l'Entente.

Voilà la politique dont je me propose de chercher l'explication.

Je ne la trouverai pas loin, cette explication. Elle est contenue dans la seconde partie du titre de ma conférence : L'esprit public roumain.

*
**

La politique inaugurée par la Roumanie au mois d'août 1916 a été l'expression de cet esprit public roumain, qui l'explique, comme la cause explique son effet.

La cause a précédé, certes, de beaucoup, son effet.

L'esprit public roumain qui a conduit à la guerre, est d'une date bien plus ancienne que la politique ententiste.

Sans le poursuivre jusqu'à ses origines mêmes, qui ne le reconnaît pas déjà dans ce mouvement de révolte populaire qui, en 1871, a empêché violemment les Allemands de fêter à Bucarest leur victoire sur la France ?

Faut-il le préciser davantage dans ses manifestations depuis le commencement de la guerre en août 1914 ?

C'est cet esprit public qui, bientôt après que le Con-

seil de la Couronne eut décrété la neutralité, organisa, en l'honneur du « grand Roumain » Nicolas Filipesco, dans la capitale du Royaume, l'inoubliable accueil d'un enthousiasme fou, parce qu'il avait, le premier de nos hommes politiques, émis l'opinion que la neutralité ne devait être considérée que comme provisoire.

C'est cet esprit public qui a salué, d'une manière au moins aussi éclatante et bien plus significative encore, dans la personne du général Pau quand il traversait la Roumanie pour se rendre en Russie, le représentant de la France héroïque, de la France toujours aimée, non seulement dans ses moments glorieux, mais plus encore dans ses moments d'angoisse, de la France qu'on voulait voir victorieuse dans la terrible lutte contre son ennemi séculaire.

Par cet accueil qui transforma le passage du général Pau à travers la Roumanie en une véritable voie triomphale, l'âme roumaine avait déjà déclaré sa guerre à l'Allemagne.

C'est le même esprit public qui, toujours pendant la neutralité officielle de la Roumanie, faisait courir les citoyens, en masses compactes, aux réunions provoquées par les universitaires, par la « Ligue pour l'unité nationale de tous les Roumains », par les hommes politiques qui demandaient l'entrée en guerre de la Roumanie à côté de l'Entente, pour la réalisation de la Justice dans le monde, ce qui, pour nous, signifiait la libération des millions d'âmes roumaines du joug séculaire de l'étranger.

Quels jours d'enthousiasme national, incubables pour celui qui les a vécus ! Afin de ne pas dépasser les limites tracées à ma conférence par son plan général et par la loi de la proportion, je dois endiguer obstinément le courant des souvenirs qui m'assaillent.

Mais je vois quand même devant moi les salles bondées d'auditeurs qui venaient s'écraser pour écouter les orateurs demandant l'entrée de la Roumanie en guerre. Et je vois les rues pleines de personnes qui n'avaient pas pu trouver place dans les salles, et les processions en

longues lignes interminables de manifestants portant des écriteaux : *Nous voulons la guerre ! — A bas l'Allemagne ! — A bas l'Autriche ! — Vive la France !*

C'est le même esprit public qui, dans un des innombrables meetings nationaux, s'exprimait par la grande éloquence de mon ami Delavrancea, quand ce puissant orateur populaire, sous le tonnerre des applaudissements du public, s'écriait : « Mieux vaut être vaincus à côté de la France, que vainqueurs avec l'Allemagne ! »

Qui aurait jamais osé dire le contraire ?

Personne.

Voulez-vous vous faire une idée de la puissance morale de l'esprit national ?

Malgré l'entière liberté laissée par le gouvernement à la manifestation de *toutes* les opinions — je souligne *toutes*, — personne, pendant les deux années de neutralité, n'a osé tenir une réunion publique pour proposer l'entrée en guerre de la Roumanie à côté de l'Allemagne. Et il ne manquait pourtant pas chez nous, de bochophiles assez audacieux. Quel pays n'a pas eu les siens ? Et il y a eu aussi en Roumanie, comme dans tous les pays, belligérants ou neutres, une propagande allemande assez bien organisée. C'est le propre de l'Allemand d'« organiser » quoi que ce soit, une association ouvrière aussi bien qu'un assassinat, avec des moyens d'action grands et variés.

La seule voie que l'idée teutonne ait eu le courage de prendre pour se manifester, a été celle de la presse, voie ouverte, qui l'a conduite cependant au néant d'efforts ridicules.

La différence entre la propagande faite par des réunions publiques et celle faite par la presse est, sans doute, un effet d'illusion à l'avantage de la dernière. Une réunion sans auditeurs n'a pas lieu. Un journal sans lecteurs paraît quand même, s'il trouve des ressources. La mentalité allemande, par une psychologie d'une myopie caractéristique, s'est contentée ici une fois de plus de l'illusion.

Je dois ajouter que la réalité du courant national, voulant affirmer son existence, se voyait obligée parfois de fouler aux pieds cette illusion incommode.

Les vitres des rédactions des journaux hostiles à l'idéal national roumain ont volé souvent en éclats, sous la pression de la révolte publique.

C'est cet esprit public qui a dicté à la Roumanie la politique de guerre à côté de la France. C'est lui qui a soutenu l'élan héroïque dans la lutte, le courage dans les heures d'angoisse, et l'espoir de la résurrection à l'heure du crucifiement.

*

Quelques faits montreront l'état d'esprit de la population pendant la domination allemande.

Quand la mission militaire française quitta Jassy, une manifestation populaire imposante montra à l'envahisseur abhorré l'amour reconnaissant et endolori de la Roumanie pour la France. Des larmes coulèrent des yeux de ceux qui devaient rester sous le joug, comme des yeux de ceux qui devaient les quitter, sans pouvoir les secourir. Et des cris : *Au revoir !* se firent entendre d'un côté comme de l'autre.

Presque en même temps une autre manifestation émouvante montrait la haine contre l'envahisseur. Les mutilés de guerre, sortis des hôpitaux militaires avec tout le personnel, hommes et femmes, qui les soignaient, et suivis de la population de Jassy, parcoururent les rues portant des pancartes et criant : « A bas l'Allemagne ! Nous voulons la guerre ! »

Les menaces, les amendes, la prison, ne purent empêcher la récidive, sous différentes formes, du même sentiment.

Les officiers roumains ne voulaient pas saluer les officiers allemands, ni répondre à leur salut.

De la part des civils la même attitude. Quand des officiers allemands paraissaient dans les rues, pendant que les passants faisaient semblant de ne pas les voir, des sifflements, sortis on ne savait d'où, les accompagnaient partout. Et, ce qui montre l'humour satirique

de l'esprit latin, par-ci, par-là, on leur adressait, en guise de salut, à haute voix, des paroles roumaines que les Allemands prenaient pour des formules de politesse et qui n'étaient que des injures cinglantes à l'adresse de l'ennemi odieux (1).

Parfois, quand le commandant en chef entraît dans les locaux publics, comme la confiserie Tuffi de Jassy par exemple, dans l'espoir d'essayer de s'approcher un peu plus de cette population intraitable, l'orchestre roumain jouait la « Marseillaise », et le commandant sortait jurant de se venger, en fixant le prix de l'insulte à une amende de quelques milliers de poules ou de cochons. La nature, éternellement affamée, des Allemands trouvait ainsi le moyen de se faire nourrir par la « Marseillaise ».

*

Mais la conscience nationale voulait une expression plus solennelle. Et comme la botte allemande, appesantie sur la poitrine de la Roumanie ligotée, rendait impossible une telle expression, l'esprit public roumain trouva le moyen de se manifester quand même ; il s'éleva tout à coup, avec la même fermeté, au-delà des frontières de la Roumanie étranglée, il apparut sur la terre bénie de la France immortelle, patrie des libertés humaines.

Il se fit entendre, d'abord par la voix de la *Colonie roumaine* de Paris, ensuite par celle du *Conseil national pour l'unité de tous les Roumains*.

L'âme de la Roumanie, meurtrie par la douleur due à la trahison du seul allié auquel l'Entente avait pu donner la délégation de l'aider dans la lutte ; l'âme de la nation roumaine, écrasée sous le poids désespérant de l'esclavage imposé, sous le nom de paix, — *paix allemande* — de Bucarest, a trouvé l'énergie de crier, par la protestation de la *Colonie roumaine* de Paris, toute son indignation contre la sinistre hypocrisie de la cruauté barbare, cachée sous les clauses d'un traité de

(1) Raconté par un diplomate français arrivé de Roumanie. (*Le Matin*, 13 juillet 1918.)

paix mensonger, toute sa foi dans le triomphe final des armées de l'Entente, des armées du Droit (1).

Dans le même sens parla ensuite le *Conseil national*, au nom de la nation roumaine entière, aussi bien au nom de la Roumanie enchaînée que des provinces broyées sous le joug austro-magyar (2).

*
**

Comment s'est formé cet esprit public roumain, si conscient de son but, si persévérant dans ses tendances ?

Si l'on répondait, d'une manière générale, que parmi ses causes génératrices, entrent, pour une très grande part, les institutions d'éducation, l'école, l'Université en tête, l'affirmation paraîtrait d'une vérité, sinon banale en tout cas assez terne, par sa généralité même.

Observons plutôt les faits, pour concrétiser les idées.

Les organes dont s'est servi à l'étranger la conscience nationale pour exprimer, dans la triste liberté de l'exil, ses aspirations, ses croyances, ses décisions, c'est-à-dire le *Comité de la Colonie* et le *Conseil national*, sont en grande partie constitués par les professeurs universitaires. Et si l'on considère l'action du journal *La Roumanie*, — cette tribune nationale élevée par l'initiative et la persévérance patriotiques de M. P. Brastashanu, — on voit se répéter le même fait : toujours les professeurs universitaires constituant l'armée permanente des écrivains dévoués à la propagande de la vérité roumaine.

C'est un indice du rôle qu'ont joué les Universités dans la formation de l'esprit et dans la détermination de la politique actuelle de la Roumanie.

En effet, ce sont les Universités roumaines qui, les premières, ont manifesté le tréfond de l'âme nationale, en répondant, par une offensive énergique, au

(1) *Les Protestations* de la Colonie roumaine de Paris du 10/23 février et du 10/23 mai 1918.

(2) *Actes et Documents* concernant la *Question Roumaine*. Paris, P. Dupont, 1918.

manifeste des 93 intellectuels allemands qui voulaient couvrir sous les auréoles des noms de Kant, de Goethe, de Beethoven, les horreurs inouïes de la guerre allemande, guerre de rapacité et de domination criminelles. Ce sont elles qui, en même temps, ont exprimé la sympathie chaleureuse et l'admiration enthousiaste de la nation roumaine pour la civilisation française.

Ce sont elles qui ont pris l'initiative de demander formellement l'entrée de la Roumanie en guerre, aux côtés de l'Entente : l'Université de Bucarest, par des résolutions officielles, l'Université de Jassy, en commençant, par l'infatigable élan patriotique de ses étudiants, la série de ces réunions publiques, dont le mouvement, chaque jour plus irrésistible, ne cessa qu'avec l'entrée de la Roumanie en guerre, — son but final.

★★

A la formation de l'esprit public. a beaucoup contribué, certes, la littérature nationale.

En premier lieu, je dois mettre les écrivains qui ont montré l'unité organique de toute la nation roumaine et son origine latine. Chroniqueurs, historiens et philologues Miron Costin au xvii^e siècle, Dem. Cantemir, Shincăi, Pierre Major et Micu au xviii^e siècle, — le dernier par ses *Elementa linguæ daco-latinae* — pour ne citer que les plus anciens, — ont donné, dans leurs études, une base objective, un appui scientifique aux aspirations et aux sentiments nationaux.

En parlant de l'influence de la littérature, nous pensons, naturellement d'abord aux créations littéraires, œuvres de l'imagination qui, touchant à l'idéal national, allument dans les âmes l'amour de la patrie. Leur effet sur l'esprit est plus direct. Mais on peut dire qu'elles ont toujours été mises en valeur par l'École.

O'est l'École qui, cueillant, dans ses anthologies, comme dans des foyers lumineux, les rayons épars de l'inspiration patriotique les a dirigés, en faisceaux enflammés, vers la conscience nationale de la jeunesse.

En commençant par le poète Ianco Vacaresco qui, il y a plus d'un siècle, chantait :

*O, si nous pouvions reconquérir
Ce que nous avons perdu...*

jusqu'à Eminesco, avec sa plainte :

Du Dniester jusqu'à la Theis,

en passant par Mureshanu, avec son hymne héroïque :

Réveille-toi, Roumain...

tous les grands écrivains nationalistes ont dû pénétrer dans les écoles afin de pouvoir s'adresser de plus près à l'âme roumaine, et de rayonner ensuite dans toutes les manifestations de la vie publique nationale.

*

Je n'oublie pas l'influence qu'ont exercée les civilisations étrangères.

Les civilisations étrangères ? Non. Il n'y en a qu'une qui mérite d'être relevée spécialement dans un aperçu général et rapide : c'est la civilisation française, avec sa grande et brillante littérature, avec son inépuisable source d'idées, de mouvements et de réformes sociales et politiques ; avec l'éclatant exemple de son amour sincère de la liberté qui a illuminé le monde ; avec cet évangile puissant de la dignité humaine qui s'appelle « Les Droits de l'homme » ; avec tout l'élan de beauté, de lumière, de générosité qui la caractérise.

Oui, la France a depuis longtemps répandu sur la Roumanie le charme de sa grâce naturelle, de son esprit, de sa civilisation, qui, du reste, avait conquis toute l'Europe, le monde entier. Quand la langue française est devenue la langue de la diplomatie et des rapports internationaux, prenant ainsi à peu près la place et le rôle de la langue latine au moyen âge ; quand, dans les cours européennes les plus rébarbatives, comme celles de Berlin et de Petrograd, la lan-

gue française, le protocole français, l'art français, la mode française, les manières françaises ont été l'idéal et le modèle vers lesquels tendaient la vie et les manifestations de tous — qu'y avait-il d'étonnant que les intelligences des principautés roumaines, aussi, gravitassent, pleines d'admiration et d'enthousiasme, vers la lumière qui se dégageait du génie de la France?

Mais on dut s'apercevoir, peu à peu, — en tout cas, nous sommes en état de le constater aujourd'hui, — qu'aux causes qui poussaient tout le monde à imiter la vie française, s'ajoutait, dans l'âme de ces descendants des légionnaires et des colons roumains, une autre cause, spéciale, profonde, longtemps inconnue parce que inconsciente, — c'est-à-dire, ce tressaillement involontaire du cœur à l'appel mystérieux de la voix ancestrale, de la race; cette attraction irrésistible, qui s'exerce entre deux êtres de la même origine quand leurs âmes, mises en contact, font entendre spontanément l'harmonie préétablie de leurs sentiments, de leurs pensées, de leurs sympathies réciproques.

Nous touchons là à la cause centrale de toutes les influences qui forment et dirigent un esprit public.

Car, au-dessus de l'influence des Universités et de l'École, au-dessus de l'influence de la littérature, de la presse, au-dessus de toutes les influences venant de l'intérieur ou du dehors, il y en a une dont c'est peu dire qu'elle les surpasse, dont il est plus juste de dire qu'elle leur donne la vie, que c'est leur cause première.

C'est *l'âme nationale* elle-même, l'âme latine du peuple roumain.

Des profondeurs insondables de sa constitution intime, l'âme ethnique crée ses organes d'orientation dans le monde, en leur imprimant la direction de croissance qui correspond au type morphologique du caractère de sa race; ainsi de l'énergie mystérieuse de la semence se développent les parties constitutives de l'organisme d'une plante, d'après le modèle tracé dans

les formes immanentes, invisibles, du type de son espèce.

Et plus la vitalité de la race est supérieure, plus infaillible est sa fonction qui sélectionne, assimile ou rejette les influences extérieures en raison de leur degré de parenté avec la nature spécifique de la race.

C'est ce qui explique l'influence qu'a eue la civilisation française sur toute notre culture nationale, donc aussi sur la formation de notre esprit public.

C'est ce qui explique, d'autre part, pourquoi l'âme roumaine est restée réfractaire à l'influence germanique.

Même si la civilisation française n'avait pas été, dans l'époque moderne, cette splendide manifestation, que tout le monde connaît, du génie latino-grec, qui, à son tour, a été, par les immortelles créations de l'antiquité classique, la plus éclatante manifestation du génie humain, sa puissance de pénétration sur l'âme roumaine aurait toujours été plus grande que celle d'une autre civilisation allogène.

Et, même si la culture allemande avait été vraiment plus considérable encore qu'elle ne l'est en réalité, son influence sur la manière de penser, de sentir du peuple roumain, serait restée fatalement presque nulle.

L'Allemagne aurait pu — heureusement on ne devra plus dire *elle pourrait*, — nous conquérir économiquement, commercialement, industriellement, militairement, jamais elle n'aurait pu conquérir notre âme.

La différence de race en est une garantie. Mais j'en connais une autre.

J'aime à l'accentuer ici, non pas poussé par la haine que la conduite barbare des Allemands envers ma patrie me donne le droit de me sentir dans l'âme, mais inspiré par une considération tout à fait objective.

La conquête des âmes ne peut être réalisée que par un peuple civilisé.

Or, je conteste au peuple allemand cette qualité.

Sans doute, l'Allemagne a eu beaucoup de philosophes — même trop. Elle a eu un développement technique merveilleux, destiné à la satisfaction des besoins de la vie physique. On pourrait donc dire que l'empire du monde des idées et celui du monde matériel lui appartenait.

Qu'est-ce qui manque encore à la notion « culture » pour qu'elle soit complète?

Presque rien — et tout : c'est ce qui constitue son essence même.

Entre la pensée et la jouissance, il y a tout un monde moral, dont la nature caractérise l'âme d'un homme ou d'un peuple.

Ce n'est pas celui — homme ou peuple — qui connaît beaucoup de choses et qui vit dans l'abondance, qu'on appelle homme ou peuple civilisé, mais bien celui qui, vivant pour un but noble, traduit en actions les belles idées de sa pensée supérieure.

Le peuple allemand a eu, certes, des philosophes, il n'a pas eu une philosophie, — une idée haute et souveraine, qui guidât sa vie publique — un *vita dur*.

Les idées de ses penseurs sont restées enfermées dans les livres, elles ne sont pas descendues jusqu'à lui, n'ont pas touché les ressorts de sa vie collective, ne se sont pas traduites en institutions publiques.

Regardons les peuples vraiment civilisés.

La pensée *anglaise* n'est pas restée sur le papier, elle a été une force sociale vive, elle a donné naissance aux institutions publiques, grâce auxquelles les droits et la volonté des citoyens ont trouvé leur libre manifestation.

Le principe de la démocratie britannique, sur lequel est basé le système constitutionnel et parlementaire, devint ensuite, en passant l'océan, une grande et belle République. Devant l'élan humanitaire, devant la passion de la justice, dont s'est montrée capable la puissante République des États-Unis, on ne sait pas ce qu'on doit admirer le plus dans l'esprit américain :

du sens pratique, qui paraissait le caractériser, ou de l'idéalisme qui en constitue l'essence.

Et quel spectacle grandiose nous présente l'âme de la France !

La pensée de ses philosophes, passant dans la foi du peuple, devint le facteur décisif de la volonté nationale, et, guidant le mouvement violent de la Grande Révolution, elle s'est transformée en institutions permanentes de la vie publique. La *Liberté*, l'*Egalité*, la *Fraternité*, inscrites sur les monuments de la *République Française*, ne sont pas de simples mots, ce sont des principes actifs qui régissent la volonté du peuple dans ses manifestations politiques.

*

Où voit-on un tel spectacle dans l'histoire de l'Allemagne? Quelles sont les institutions politiques, réalisées par la volonté du peuple allemand, en accord avec les grandes idées morales et sociales de ses philosophes?

Serait-ce l'expropriation forcée des Polonais, afin de de les expulser de leur propre pays, conformément — peut-être — à l'Impératif catégorique de Kant ?

Et je laisse de côté tant d'autres exemples similaires; je laisse de côté, sans les oublier, aussi, les crimes commis par les Allemands partout, pendant la guerre, et qui attendent le châtement.

Serait-ce la récente république d'Ebert improvisée de par l'ordre de la démocratie occidentale victorieuse, grâce à l'épée de Foch, république camouflée par un impérialisme inné et incorrigible ?

Serait-ce le principe de l'organisation allemande, que les savants allemands voulaient porter à travers le monde derrière leurs canons à longue portée ?

Nous connaissons une autre organisation de l'ordre que celle obtenue à la manière teutonique, par la soumission devant la force. Nous connaissons celle qui s'obtient par la libre adhésion des volontés à la loi établie dans le but de réaliser un idéal supérieur de justice; nous connaissons celle qui, dans le conflit mon-

28/5/18

dial, terminé le 11 novembre 1918, a triomphé pour toujours.

Nous la connaissons, et c'est pour cela aussi que nous ne craignons plus le péril allemand.

C'est cet esprit de liberté, si opposé à la mentalité allemande de contrainte, qui est destiné à conquérir les âmes. Et, quand il s'ajoute au génie latin, comme c'est le cas de l'esprit français, sa puissance de conquête sur l'âme du peuple roumain devient irrésistible et fatale.

Ne voit-on pas là une loi naturelle qui pourrait servir de base à une politique d'une grande portée internationale?

Permettez-moi, pour finir, d'en tracer en quelques lignes le cadre et la signification.

★★

Pour garantir la paix du monde contre l'expansion allemande vers l'Orient, au delà de la chaîne des Etats slaves, nouvellement établis ou restaurés, comme la Yougo-Slavie, la Tchéco-Slavie, la Pologne, la plus sûre cloison étanche ne peut être qu'une cloison de nature intellectuelle.

La force de pénétration des flots allemands, foncièrement matériels et mécaniques, ne s'arrête que devant les barrières de l'esprit.

Pour élever et soutenir ces fortifications de l'esprit, qui pourrait mieux que la France travailler, au nom de l'humanité civilisée ?

Et la France, sur la collaboration de qui pourrait-elle mieux compter que sur celle de la Roumanie ?

Et la Roumanie, à son tour, sur qui pourrait-elle s'appuyer mieux que sur la France, dans sa lutte pour l'affirmation de son génie latin contre l'invasion du germanisme ?

L'ancien esprit public roumain, en restant toujours le même dans ses tendances naturelles, doit s'armer d'idées nouvelles, pour formuler et soutenir une nouvelle politique, qui, conservant son caractère de poli-

tique nationale, sera aussi une politique de race et, en même temps, dépassera la sphère des intérêts nationaux et de race pour embrasser ceux de l'humanité entière, pour devenir mondiale.

Par cela, nous nous conformons à l'esprit des temps nouveaux : nous considérons les problèmes de la politique nationale à travers le prisme des intérêts de l'humanité.

*

Nous vivons le grand moment historique où les lois du développement de la solidarité humaine, longtemps méprisées, brisent les obstacles qui arrêtaient leur réalisation.

Et leur marche vers le but final se déroule si rapidement, qu'elle parcourt, en quelques jours, la ligne d'évolution destinée à un siècle.

En parlant de la nécessité d'émanciper les nations, nous voilà arrivés devant la tâche d'organiser l'humanité en une unité solidaire.

Cause ou prétexte de la guerre mondiale, la bombe qui a éclaté à Sarajevo le 28 juin 1914, a donné, dès le commencement, au frisson moral qui a parcouru toute l'humanité, le sens d'un problème posé à la conscience humaine par l'état d'esclavage des nationalités et par leurs droits à une vie libre.

La loi naturelle du progrès, qui avait recouru à la guerre pour réaliser, en première ligne, la libération de nations et leur établissement en des Etats ethniques, travaille à présent, sous nos yeux, à l'accomplissement de l'autre condition du progrès : — *l'intégration* — en créant « la Société des nations ».

Ainsi, les principes de la grande Révolution française ont-ils repris le fil historique de l'organisation des sociétés humaines. Les articles des « Droits de l'homme » reparaissent dans leur ancienne rédaction, n'ayant de changé que le mot *individu*, remplacé par le mot *nation*.

Si, pour écrire dans l'âme de la démocratie moderne l'évangile de *liberté, égalité, fraternité* entre les citoyens, la fatalité a voulu qu'on versât du sang, une

autre fatalité historique, plus terrible encore, a voulu qu'on versât encore plus de sang pour que, dans la conscience humaine, fût inscrit cet évangile entre les nations. Et il a été versé « le sang impur » dont parle la *Marseillaise*, pour assainir l'organisme social de l'humanité; et il a été versé aussi le sang pur des héros, pour racheter les droits imprescriptibles des nations au libre développement dans un monde libre, basé sur la justice et la fraternité.

La loi de l'évolution humaine se trouve ainsi en plein procès de réalisation.

Nous avons la consolation suprême de voir que les énormes sacrifices des nations, grandes ou petites, n'ont pas été faits en vain.

Nous avons la consolation, encore plus grande, de constater que ce monde n'est pas un chaos, mais bien un cosmos, régi par des lois, et que ces lois, dans lesquelles nous pouvons voir une volonté providentielle, sont les lois de la justice invincible, les lois de la vie et du progrès universel.

